

1

Elle ferma les yeux – pour constater quelques secondes plus tard qu’il s’agissait d’une erreur. Sa respiration s’accéléra, elle sentit brusquement son cœur palpiter et ses tempes se mirent à battre... Elle crut entendre des pas précipités, eut la vision de pavés mouillés par la pluie, d’une Citroën noire, de l’ombre de l’Arc de Triomphe, et entendit des sirènes de police au loin... Puis il y eut une explosion d’un blanc aveuglant derrière ses paupières, des ondes de choc se propagèrent dans sa tête – et l’instant d’après, tout fut terminé. Tout était désormais noir et paisible, absolument silencieux. Sa respiration s’apaisa. Elle se massa les tempes en effectuant des mouvements circulaires. Puis elle rouvrit les yeux...

Isabelle Bonnet était assise au bord d’une route départementale peu fréquentée, sur une grosse pierre lisse. Elle épongea la sueur qui couvrait son front et s’efforça de penser à autre chose. Y avait-il réellement un parfum de lavande, ou était-ce le fruit de son imagination ? Le chant des cigales était en revanche authentique. Son regard balaya le vaste paysage, et les collines qui disparaissaient à l’horizon dans la lumière scintillante. Au loin, elle devina la mer bleu azur. Elle pensa à une aquarelle de Paul Cézanne, qui était parvenu comme peu d’autres à retranscrire les couleurs incomparables du paysage provençal. Notamment les ocres envoûtants, le bleu des champs de lavande en fleur et le

merveilleux voile argenté qui transfigurait tout. Dans son appartement parisien, une reproduction de cette aquarelle était accrochée au-dessus de son canapé. Elle éveillait chez elle des souvenirs d'enfance, qu'elle avait presque occultés, mais qu'elle voulait préserver.

Et à présent, elle était assise là, non devant un tableau de Cézanne, mais dans le monde réel, à l'ombre d'un chêne-liège sur une pierre, un monde qui lui était si familier, comme si elle s'était déjà assise ici lorsqu'elle était petite fille, les bras serrés autour de ses jambes repliées, les pieds nus, avec ses nattes blondes. Combien de temps s'était-il écoulé depuis ? Une éternité – et quelques années de plus.

Elle passa les mains dans ses cheveux. Ils n'étaient plus blonds, mais pas encore gris. D'un geste rapide, elle ramena une grosse boucle sur la moitié gauche de son visage. Cela était devenu une habitude, même lorsqu'elle était seule. Ses cheveux masquèrent une cicatrice qui allait de son front à sa pommette le long de son œil.

Elle se mit à observer une chaîne de collines boisée sur lesquelles elle crut voir les ruines d'un monastère. Elle y était allée lorsqu'elle était enfant, avec son père, qui lui avait raconté la longue histoire de la Chartreuse, de ses moines qui vivaient en retrait et priaient pour l'humanité, de saint Bruno, de rançons, de pillages et de déclin. Elle se dit qu'elle irait visiter le monastère prochainement, non en voiture, mais à pied, en empruntant un sentier qui passait à travers la forêt. Comme avant, avec son père, lorsqu'il était encore en vie et que son univers était encore intact.

Isabelle Bonnet songea qu'elle ne devait rien précipiter, car après tout elle avait du temps, elle n'avait jamais eu autant de temps de toute sa vie. Elle irait en voiture au bord de la mer et chercherait la petite plage où poussaient des pins, sur laquelle elle avait appris à nager. Elle prendrait le bac pour se rendre sur l'île de Porquerolles, où elle

louerait une bicyclette pour rejoindre la plage Notre-Dame. Autrefois, elle allait y pique-niquer avec ses parents et s'y était exercée à faire le poirier dans l'eau. Elle se souvint que Georges Simenon avait passé quelques années de sa vie sur l'île et que son commissaire Maigret y avait aussi enquêté. Selon l'auteur, Porquerolles était le « fragment terrestre du paradis ». Elle inspira profondément. Elle ne croyait pas au paradis, pas à l'au-delà et pas même à ce qu'il y avait ici-bas, elle croyait plutôt à l'enfer.

Elle se ressaisit, se leva et se dirigea vers sa voiture. Ses premiers pas furent douloureux, et sa jambe gauche ne répondit pas tout à fait correctement, mais les symptômes finirent par s'atténuer. Lorsqu'elle se réinstalla derrière le volant, elle ressentit une douleur au dos. Cependant, elle n'était pas mécontente. Cela avait déjà été bien pire, il y avait une amélioration. Et il était préférable que des régions probables ou improbables de son corps se manifestent par le biais de signaux douloureux. Cette pensée lui arracha même un sourire. Au moins, cela permettait de savoir qu'elle était entière. Certes, il existait des douleurs fantômes, mais elle ne voulait pas y penser.

Elle démarra le moteur et parcourut le dernier kilomètre. Elle atteignit bientôt la destination de son voyage, Fragolin, cette petite bourgade du département du Var, dans le sud de la France, dans laquelle elle avait passé son enfance et n'était pas retournée depuis – excepté dans ses souvenirs.

2

Les habitants de Fragolin étaient fiers de vivre dans l'arrière-pays de la Côte d'Azur, au sein du massif des Maures, au milieu de forêts de chênes-lièges et de châtaigniers. L'endroit n'était pas très éloigné de la côte, mais à des années-lumière de l'agitation de Saint-Tropez, de Cavalaire ou du Lavandou. Parmi les habitants de longue date, certains ne s'étaient rendus qu'une ou deux fois au bord de la mer dans leur vie. Le vieux Georges, qui n'avait presque plus de dents dans la bouche, mais buvait son premier pastis avant midi et racontait volontiers des histoires, affirmait même ne connaître la mer que sous la forme de bandes bleues observées de loin. Il prenait ensuite soin de cracher avec mépris sur le sol. Il n'y avait que de sacrés imbéciles pour descendre là-bas, où l'on attrapait des maladies contagieuses et des bourdonnements d'oreilles. C'était bien connu. Il aurait fallu promulguer une loi pour pénaliser les personnes en bonne santé qui se rendaient sur la côte. D'ailleurs, le village de Fragolin aurait dû être fermé aux touristes. Ceux-ci venaient polluer l'air avec leurs voitures et se promenaient sans but dans les ruelles. Généralement, c'est à ce moment-là que Georges commandait aussitôt un second pastis. Puis il allumait une Gitane sans filtre, se mettait à tousser et commençait à parler de la guerre.

Naturellement, personne, à Fragolin, ne se montrait aussi véhément que lui. Par principe, on ne s'opposait pas à ce

que des vacanciers montent de la mer pour dépenser leur argent ici. Ainsi, Claudine, qui tenait la boutique Aux saveurs de Provence, vivait exclusivement du tourisme. Aucun villageois n'aurait jamais eu l'idée de lui acheter un savon – pas même des cœurs parfumés à la lavande et au citron. L'Auberge des Maures était fréquentée par les vacanciers qui aimaient la nature et effectuaient de longues randonnées dans la région. Et le restaurant La Terrasse provençale était même recommandé par le guide Michelin. Il y avait aussi la boutique dédiée au liège, devant laquelle Alain, assis sur un vieux fauteuil, attendait les touristes qui s'intéressaient aux écorces qu'il avait sculptées. Des étrangers s'étaient aussi installés à Fragolin, dont quelques artistes, un couple de marginaux venus de Suède, une poignée d'Anglais, des Parisiens qui y possédaient une résidence secondaire, mais qui étaient rarement là. Mais pour la partie de pétanque qui se déroulait l'après-midi devant la mairie, les habitants restaient entre eux. Selon une règle tacite, seul celui qui était né au village pouvait y participer. Fragolin avait évolué avec son temps, mais sur place, les horloges semblaient parfois fonctionner au ralenti, et certaines s'étaient même arrêtées – à un moment ou un autre, des années auparavant. L'endroit avait conservé beaucoup de son caractère original. Peut-être parce que les deux rues qui menaient au village étaient aussi étroites que sinueuses. Fragolin, pour les touristes, n'était pas aussi accessible que Ramatuelle, Grimaud ou La Garde-Freinet. Le vieux Georges se signait.

— Dieu m'en garde !

Isabelle Bonnet roulait en direction de Fragolin sur une route bordée de platanes. Elle traversa un ruisseau, et s'arrêta brièvement sur le petit pont. Elle s'efforça de se souvenir de l'aspect du lieu lorsque l'ancien moulin

était encore présent – en vain. Elle tourna à droite, passa devant la boutique de liège d’Alain, qui, elle en était sûre, n’existait pas encore lorsqu’elle était enfant, et aperçut un panneau indiquant l’Auberge des Maures, dans laquelle elle avait réservé une chambre. Mais elle ne put continuer. Devant elle, un embouteillage s’était formé, ce qui était étonnant, car il n’y avait pas beaucoup de voitures. Elle découvrit enfin la cause de ce ralentissement : un agent en uniforme de la gendarmerie locale. L’homme avait bloqué la rue et effectuait un contrôle des papiers. Isabelle sourit. Il devait s’ennuyer. Il s’agissait d’un moyen de se distraire. Même si cela n’amusait que lui. Elle imagina passer sur le trottoir pour dépasser les autres voitures et brandir l’un de ses laissez-passer sous le nez du gendarme – de préférence celui du palais de l’Élysée, signé par le président de la République française, qui lui accordait toutes les prérogatives, mais elle changea d’avis. Pourquoi agirait-elle ainsi ? Elle disposait de temps et avait décidé de se reposer. Elle attendit donc patiemment son tour. Le gendarme la salua et lui demanda sa carte d’identité et son permis. Il avait à peu près son âge. Isabelle se dit qu’il était possible qu’ils aient joué ensemble lorsqu’ils étaient enfants.

— Travaillez-vous pour la presse ? demanda le gendarme d’un ton curieusement acerbe.

Isabelle leva le sourcil droit d’un air étonné.

— Pour la presse ? Est-ce que j’en ai l’air ? Cela a-t-il une importance ?

Le gendarme la regarda avec attention.

— Répondez à ma question ! Faites-vous partie de la presse ?

— Non, pas du tout, répondit-elle. Je suis venue me reposer, et j’ai réservé une chambre à l’auberge qui se trouve devant nous.

— Vous êtes donc là pour vous reposer, bon très bien. Mais je vous aurai à l'œil !

— Pourriez-vous m'expliquer pourquoi ? Est-ce qu'il s'est passé quelque chose ?

— Pas de commentaire. Mais s'il s'avère que vous faites partie de la presse, vous aurez des ennuis, et je m'occuperai de vous personnellement.

Il lui fit signe d'avancer.

— Bonne journée !

Isabelle aurait espéré un accueil plus chaleureux pour son retour dans son village natal. Quelques instants plus tard, elle pénétra dans le parking couvert de graviers de l'hôtel.

La réception était déserte, et elle appuya sur la sonnette qui se trouvait sur le comptoir. Après un long moment, une concierge bien en chair fit son apparition. Au moins, celle-ci souriait aimablement et n'arborait pas l'expression revêche du gendarme. Pendant qu'Isabelle remplissait le formulaire de l'hôtel, en indiquant « fonctionnaire » à titre de profession, et « vacances » dans la rubrique du motif de séjour, la concierge mentionna que les conditions météorologiques étaient bonnes, que le petit déjeuner était servi entre huit et dix heures, qu'il était interdit de fumer dans la chambre – et qu'elle avait mal aux genoux, parce qu'elle avait beaucoup de travail. Comme c'était le jour de congé du garçon d'hôtel, la dame fut priée de porter elle-même ses bagages dans la chambre.

Isabelle déclara que ce n'était pas un problème, parce qu'elle n'en avait pas beaucoup. Puis elle demanda s'il y avait une raison au contrôle de police dont elle avait fait l'objet. Y avait-il eu un problème dans le village ?

La concierge désigna le gros titre du *Var-Matin* qui était posé sur le comptoir.

— La raison la voici : ils sont tous sur les dents. Mais pour nous, cela n'a pas d'importance. Ces deux-là n'étaient pas de chez nous.

Isabelle lut le titre : « Fragolin : pas de piste récente pour le meurtre ! » Et le sous-titre : « L'Anglais, introuvable, est soupçonné. Qui est la femme décédée ? » Elle demanda si elle pouvait emporter le journal.

La concierge hocha la tête affirmativement.

— Ce n'est personne de chez nous, répéta-t-elle. Pourquoi toute cette agitation ? Est-ce qu'ils doivent vraiment s'entretuer, ces étrangers ? Et qui cela intéresse-t-il ? Cela ne fait que nuire au commerce...

Isabelle esquissa un sourire. Elle coinça le journal sous son bras, souleva son sac de voyage et se dirigea vers la chambre. Là, elle jeta tout sur le lit, ouvrit les volets bleus et observa la petite place et son église. Elle était enfin arrivée – sur les lieux de son passé, dont elle avait presque tout oublié. Ici, elle voulait se retrouver, guérir corps et âme et découvrir ce qu'elle allait faire du reste de sa vie.

Après s'être rafraîchie, Isabelle avala deux comprimés antidouleur, puis elle sortit marcher un peu. Elle se dirigea d'abord vers l'église, pour se rendre dans le petit cimetière situé derrière. Là, il lui fallut du temps pour trouver la tombe. Il lui sembla étrange d'y lire son propre nom de famille, « Bonnet ». Les prénoms de ses parents étaient inscrits au-dessous. Ceux-ci étaient décédés le même jour. Ils avaient perdu la vie dans un accident de voiture. Isabelle joignit les mains en un geste de prière. À l'époque, elle n'était encore qu'une petite fille aux cheveux nattés. Elle était assise sur la banquette arrière et avait miraculeusement survécu. Les enfants ont souvent un ange gardien, ses parents n'en avaient pas. Elle contempla la tombe. Qui s'occupait de son entretien ? Pourquoi n'avait-elle pas

apporté de fleurs ? *Mon papa, ma maman... à très vite, je reviendrai chaque jour, tant que je suis ici.*

Elle prit congé en soufflant un baiser dans l'air à leur intention, et alla allumer deux cierges à l'intérieur de l'église, avant de s'aventurer dans les ruelles tortueuses. Amusée, elle resta immobile devant un petit poteau de bois comportant d'innombrables panneaux indicateurs : « Centre du village », « Vieux village », « Église », « Bibliothèque », « Boulangerie-pâtisserie », « Boucherie », « Écoles »... Pourtant, tout n'était éloigné que de quelques pas. Mais elle apprécia surtout le panneau indiquant : « Toutes directions ». La flèche était pointée vers le haut, directement vers le ciel. Elle passa devant deux maisons presque entièrement recouvertes de végétation au point que l'on pouvait à peine en ouvrir les fenêtres. Une plaque commémorative à proximité d'une fontaine évoquait la « Résistance et la Brigade des Maures » ainsi que les combattants de la Résistance exécutés par les nazis en 1944. Une ardoise trônant devant un bistrot qui portait le nom Chez Jacques indiquait que le plat du jour était un « Couscous de poisson ». Enfin, elle arriva devant une jolie boutique en lambris bleu clair. L'inscription « Aux saveurs de Provence » figurait en lettres dorées au-dessus de l'entrée. Quelques paniers contenant divers savons et étiquetés à l'aide de petites ardoises noires étaient exposés devant la vitrine. Elle trouva que les cœurs de couleur pastel étaient particulièrement beaux : ils étaient parfumés à la verveine, à la vigne rouge ou à la lavande broyée. Lorsqu'elle voulut jeter un coup d'œil par curiosité à travers la vitrine, elle aperçut par hasard l'autocollant indiquant les horaires d'ouverture et le nom de la propriétaire : Claudine Cassien. Isabelle sentit que son cœur se mettait à battre plus fort. Claudine Cassien ? Il lui était difficile de se rappeler les noms de l'époque de son enfance, mais elle se souvenait de

celui-ci. Claudine était sa meilleure amie lorsqu'elle était petite. Elles avaient continué à s'écrire durant des années, en s'envoyant des cartes postales, puis avaient arrêté un jour de le faire. Claudine Cassien. Pourquoi son amie portait-elle encore son nom de jeune fille ? Une question stupide, car elle-même portait encore le sien – parce que sa carrière avait toujours eu une telle importance qu'elle avait complètement négligé l'éventualité de se marier. Mais cela était un autre sujet, auquel elle ne voulait pas penser. Impulsivement, elle entra dans la boutique, qui débordait de délicieuses spécialités provençales et de souvenirs, et où flottait le parfum de sachets en tissu garnis de lavande, de thym et de romarin. Une femme aux cheveux bruns, qui paraissait avoir son âge, était en train de disposer un assortiment de bouteilles d'huile d'olive sur une étagère.

— Claudine ? demanda prudemment Isabelle. C'est bien toi ?

La femme se retourna et la regarda d'un air interrogateur.

— C'est moi, Isabelle Bonnet. Tu te souviens ? Cela fait longtemps...

En l'espace de quelques secondes, elles furent dans les bras l'une de l'autre. Isabelle, qui se considérait comme peu sentimentale et détestait les débordements, eut pourtant les larmes aux yeux. Comme Claudine s'apprêtait à fermer sa boutique quelques minutes plus tard, elles se donnèrent rendez-vous au petit bistrot dont le plat du jour était un couscous.

Isabelle s'y rendit à l'avance, choisit une table libre et s'installa. Cette fois, elle renouait vraiment avec son passé ! Elle était enthousiaste et trouva qu'elle avait de la chance. Sur la table voisine était posée la même édition du *Var-Matin* que celle qu'elle avait laissée sur le lit à l'auberge – dont la première page évoquait le

meurtre, la disparition de l'Anglais ainsi que la femme morte non identifiée. Ses pensées étaient davantage tournées vers Claudine et son enfance, mais elle attrapa par automatisme le journal et parcourut l'article. Les faits étaient plutôt succincts : deux jours auparavant, une femme de ménage travaillant dans une villa à la périphérie de Fragolin avait découvert une jeune femme morte, à demi-nue, ayant reçu plusieurs balles – dont l'une lui avait déchiété le visage. La propriété appartenait à un Anglais célibataire venu récemment s'installer dans le village, et dont on ne savait pas grand-chose. La gendarmerie était à sa recherche. Elle le soupçonnait fortement d'avoir tiré sur la jeune femme, qui était peut-être sa compagne. Elle n'avait sur elle aucune pièce d'identité, son sac contenant uniquement des clés, du rouge à lèvres et des préservatifs. Elle était si défigurée qu'il était impossible de savoir à quoi elle ressemblait. Isabelle replia le journal et le reposa. L'histoire la laissait de marbre, car elle avait déjà vécu bien pire. À côté, ce fait divers était anecdotique. Mais elle dut s'avouer qu'elle était surprise. Elle ne s'attendait pas à ce qu'un tel crime survienne dans un aussi beau village que Fragolin. Mais pourquoi pas, après tout ? Des crimes se produisaient partout où vivaient des êtres humains. Elle était bien placée pour le savoir.

Le déjeuner avec Claudine passa en un éclair. Elles trinquèrent à leurs retrouvailles en buvant du rosé. Isabelle apprit que Claudine n'avait pas d'enfants, qu'elle était divorcée et avait repris son nom de jeune fille. Elle avait investi la pension versée par son mari dans la petite boutique, un rêve qu'elle nourrissait depuis longtemps. Les affaires n'étaient pas florissantes, expliqua-t-elle, Fragolin étant un village isolé, mais durant la haute saison, il y avait suffi-

samment de touristes. Le chiffre d'affaires qu'elle réalisait alors lui permettait de résister aux mois plus creux. Elle parla de son frère Pascal, qui tenait la boucherie du coin. Isabelle se souvint du panneau indiquant « Boucherie ». Pascal avait fait un mariage heureux et était très apprécié dans le village.

Leur conversation fut interrompue par un homme de haute taille aux tempes grisonnantes qui s'approcha de leur table pour saluer Claudine. Il lui appliqua trois baisers sur la joue, tendit la main à Isabelle, fit en dialecte provençal une plaisanterie que cette dernière ne comprit pas, mais elle sourit, tout comme Claudine. Puis l'homme s'éloigna rapidement.

— Il s'agissait de Thierry, précisa Claudine, notre maire et notaire. Je le connais depuis longtemps. Il est divorcé, comme moi. Il est adorable, mais malheureusement, je ne l'intéresse pas.

Ce fut au tour d'Isabelle de parler d'elle. Elle ne le faisait pas volontiers. Pour tout ce qui touchait à sa vie privée, elle était habituellement fermée comme une huître. Mais elle ne put s'empêcher de se livrer à Claudine. Après la mort de ses parents, elle était allée vivre à Lyon chez sa grand-mère, ce dont son amie se souvenait. Elles avaient alors correspondu. Après sa scolarité, elle s'était installée à Paris, où elle avait fait ses études avant d'intégrer la fonction publique. Non, elle ne s'était jamais mariée, n'avait pas non plus d'enfants. Elle avait eu quelques relations sentimentales, mais elle était de nouveau célibataire. Cependant, cela n'était pas un problème pour elle. Bien au contraire, elle aimait être seule et ne souhaitait pas partager la vie d'un homme. De plus, elle avait toujours été très occupée. Lorsque Claudine lui demanda si tout allait bien pour elle, elle répondit par l'affirmative.

— Pas de problème, tout va bien !

— Quand tu étais petite, tu n'étais déjà pas très douée pour mentir, affirma Claudine. Tout ne va pas si bien que ça, je l'ai vu tout de suite.

— Si, si, tout va bien.

— Et ta jambe ? J'avais déjà remarqué dans la boutique que tu avais des difficultés à marcher. Quant à la cicatrice sur ta tempe, elle semble plutôt récente. Et lorsque nous avons trinqué, ta main a tremblé. Tu as eu un accident ? Tu peux me le dire !

Isabelle hésita.

— Oui, un petit accident, dit-elle, il y a quatre-vingt-dix-sept jours et six heures. Mais aujourd'hui, j'ai récupéré, ajouta-t-elle avec un petit sourire. Plutôt rapidement, en tout cas.

Claudine lui prit la main.

— Que s'est-il passé ?

— Je ne veux pas en parler.

— Cela n'arrangera pas les choses.

Isabelle vida son verre de rosé et fit signe au garçon de lui en apporter un autre.

— Je suis en arrêt de travail, actuellement, dit-elle comme pour se rattraper, et je ne devrais plus conduire.

— Que s'est-il donc passé ?

— Cela s'est produit... s'est produit dans le cadre de... mon travail, balbutia Isabelle.

— Allez, raconte-moi. Que fais-tu exactement dans la fonction publique ?

Isabelle regarda autour d'elle pour s'assurer que personne n'entendrait ce qu'elle avait à dire.

— Il y a quatre-vingt-dix-sept jours et six heures, une bombe a explosé à proximité de l'Arc de Triomphe à Paris...

Elle se tut.

Claudine la regarda en écarquillant les yeux d'un air effaré.

— Tu veux parler de l'attentat contre le président, qui a causé de nombreuses victimes... Tu y étais ?

Isabelle déglutit.

— Oui, j'y étais, répondit-elle en s'efforçant de sourire et en désignant sa cicatrice. Comme tu peux le voir, j'étais un peu près.

Claudine avança sa chaise pour s'approcher de son amie et l'enlaça.

— Quelle chance que tu sois encore en vie !

Isabelle ramena une boucle sur sa tempe.

— Peu à peu, j'ai également fini par me dire que je devais m'estimer heureuse d'être vivante. Au début, je me sentais si mal que je ne pensais qu'à mourir.

— Je ne comprends pas, dit Claudine après un silence. Il y avait des groupes d'intervention, tout avait été bouclé, et le président a été placé à l'abri. Je pensais qu'aucun civil n'avait été blessé ni tué. Uniquement les membres d'une unité antiterroriste secrète...

Isabelle hocha la tête.

— Effectivement, tu as raison

— Alors comment se fait-il que tu aies été blessée ?

Isabelle avala une gorgée de rosé.

— Pourquoi j'ai été blessée ? Parce que je dirigeais l'unité antiterroriste, voilà pourquoi !

Claudine la regarda avec stupeur.

— Il s'agissait de toi ? Tu as sauvé la vie du président ?

— Peut-être bien, mais j'ai perdu beaucoup de mes gars. J'ai échoué sur toute la ligne.

— Tu es une héroïne !

— Non, j'ai tout fichu en l'air. La première femme à occuper ce poste n'a pas rempli ses promesses.

— C'est faux. Tu aurais dû obtenir une médaille, pour ça.

— J'ai reçu la grand-croix de la Légion d'honneur, chuchota Isabelle.

— La Légion d'honneur ? Eh bien, tu l'avais méritée.

— C'est ce que pensait aussi le président. Il m'a remis cette décoration la semaine dernière.

— C'est incroyable !

Isabelle, bouleversée, leva les yeux. Elle passa des mains tremblantes sur son visage.

— Je ne sais pas ce qui m'a pris. Je n'aurais pas dû t'en parler. Les comprimés, le rosé...

— Tout va bien, ne crains rien, je ne dirai rien. Je suis une tombe.

Isabelle plissa les yeux.

— Une tombe ? Réellement ? Je ne te connais pas bien, entre hier et aujourd'hui, il s'est passé une vie.

— Je suis muette comme une tombe, insista Claudine.

Isabelle se détendit.

— Je l'espère pour toi, dit-elle en souriant, sinon, il faudra que je t'élimine !